

XYZ. La revue de la nouvelle



Le Professeur

Anne Brunelle

Numéro 101, printemps 2010

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunelle, A. (2010). Le Professeur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 60–64.

Le Professeur

Anne Brunelle

UN AMI de longue date, avec lequel j'avais récemment renoué, m'avait invitée à l'accompagner à l'inauguration d'une galerie d'art, une de ces soirées mondaines où haute société et intellectuels sirotent un verre de vin médiocre en échangeant des banalités alors qu'artistes et étudiants se bousculent devant le buffet. À peine avions-nous passé le seuil que la cohue s'avéra intolérable, la chaleur suffocante, l'exposition trop éclectique pour être intéressante. La veillée s'annonçait d'un ennui mortel et j'allais suggérer à mon compagnon de filer en douce, lorsque les événements prirent un tour inattendu.

Même si quelque crétin assoiffé de scandale ne s'était empressé de m'informer de la présence du Professeur, j'aurais reconnu entre mille cette voix sonore dont l'autorité avait le don de dominer la conversation et le bruit ambiant. Au centre de la salle d'exposition, entouré de quelques fidèles et d'une foule béate d'admiration, pérorait le très honorable Charles-Emmanuel Tremblay, homme de lettres et de goût.

À mon approche, les gens s'écartèrent. Était-ce le fruit de mon imagination ou avait-il soudain perdu contenance en m'apercevant ? Fait certain, son malaise n'avait duré tout au plus qu'un instant.

— Marie Colin ! Est-ce bien vous ? Mais approchez-vous, ma biche, venez ici que je vous embrasse. C'est moi, Charles ! Vous devez certes vous souvenir des moments merveilleux passés en ma compagnie ?

Comment oublier notre brève liaison !

* * *

À l'époque, Charles-Emmanuel Tremblay était la coqueluche des cercles culturels. D'une élégance toujours recherchée, il était grand et svelte, une crinière à la Nelligan cou-

ronnant sa silhouette d'aristocrate. Malgré la position de prestige que son charisme et son érudition lui conféraient dans les salons, le Professeur était âgé tout au plus d'une trentaine d'années et occupait un poste d'assistant à l'université. En son absence, on le disait courtisan sans vergogne et don Juan incorrigible, mais sitôt qu'il faisait son entrée, les yeux vifs, le sourire désinvolte, tous tombaient invariablement sous son joug.

Nous fîmes connaissance lors du lancement de mon premier recueil, lui, critique influent dont l'opinion allait décider du succès de ma carrière, et moi, pauvre poète affublée de noir, qui faisais ce soir-là mes premières armes dans le monde littéraire. Discours et présentations d'usage terminés, je me retrouvai seule au milieu d'un groupe d'inconnus. Le Professeur remarqua mon embarras et vint d'emblée à ma rescousse, témoignant d'un intérêt sans bornes pour ma petite personne, ne cessant de me complimenter sur le charme de mes vers et l'insondable de mon regard, ou était-ce l'insondable de mes vers... enfin, peu importe maintenant. Je m'entichai de cette icône comme seules les adolescentes en mal de tendresse en sont capables.

En ces temps-là, on ne craignait pas encore les virus mortels qui bientôt allaient bouleverser les rituels de séduction ; nous avons donc décidé de continuer dans mon lit l'approfondissement de nos affinités. Je me souviendrai toujours de notre première étreinte, de la douceur incroyable de son menton rasé de près et gentiment poudré, de la délicatesse enivrante de ses baisers. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque Charles interrompit nos gestes passionnés pour disposer ses vêtements sur une chaise afin d'éviter qu'ils ne se froissent ! Je compris vite qu'avec un homme aussi raffiné, les ardeurs spontanées et les ébats torrides ne seraient jamais au programme. D'ailleurs, le Professeur établit des règles du jeu si strictes — défense de mordre, de pincer, de griffer ou de poser tout geste qui pourrait laisser une marque, en particulier sur le visage ou le cou — que l'espace d'un instant je crus qu'il était marié. Il était même strictement défendu de toucher à

ses cheveux ! Cette nuit-là, j'aurais cru faire l'amour avec un pantin de porcelaine si je n'avais été complètement subjuguée par la sensualité dévastatrice de mon amant.

À force de cajoleries, Charles réussit à me convaincre de ne révéler nos amours à personne.

— Juste le temps de faire de toi la femme la plus désirable en ville, me promit-il en me faisant un clin d'œil.

J'acceptai d'être discrète mais, comme il fallait s'y attendre, notre intrigue fut sur toutes les lèvres dès le lendemain matin et fit les frais des conversations pendant des semaines.

Dans les jours qui suivirent, le Professeur entreprit de me convertir en femme du monde accomplie. Sans économiser les produits de beauté importés, il commença mon éducation par une leçon exhaustive sur les soins de la peau, des ongles et des cheveux.

— Une chevelure luxuriante est le reflet d'un corps sain et d'une âme en paix, s'amusait-il à me faire répéter.

C'était sans doute la raison pour laquelle il lui arrivait de passer des heures devant le miroir à cultiver une coiffure qu'il n'aurait jamais risqué d'abandonner aux ciseaux d'un professionnel !

Avec persévérance, le Professeur m'enseigna à contrôler mon impétuosité juvénile, à marcher d'une allure légère et gracieuse, toujours souple même en talons hauts, à danser en me laissant porter par la musique. Ses empressements nocturnes me permirent de découvrir la splendeur de mon corps, d'étudier la finesse de ses angles et de ses courbes, d'exploiter sa volupté naturelle. J'appris à savourer les sensations engendrées par chacun de mes gestes et de mes regards, à m'abandonner aux caresses les plus osées. De la garde-robe au maquillage, en passant par les bijoux et les accessoires, aucun détail ne fut négligé. Il eut tôt fait de m'inculquer les rudiments de l'étiquette et de m'initier à l'art du sourire et de la causerie car, même durant les repas, mon apprentissage se poursuivait sans relâche.

— Un jour, ma chérie, tu feras fondre les cœurs les plus froids, disait-il souvent pour m'encourager.

Malgré tout cela, les conseils de Charles finissaient parfois par m'ennuyer : il était terriblement vieux jeu et totalement obsédé par les apparences ! Si la vie avec mon Pygmalion adoré n'était pas toujours très amusante, l'idée de pouvoir un jour me pavaner à ses côtés suffisait cependant à me faire prendre mon mal en patience.

Et bientôt mon labeur fut récompensé : la jeune fille que j'étais se transforma en femme épanouie, chic et sensuelle, une beauté en pleine possession de ses moyens. La métamorphose était si réussie qu'il m'arrivait parfois de ne pas me reconnaître dans le miroir ! Je me demandais comment je pourrais remercier le Professeur de son excellent enseignement, lorsqu'il prit l'initiative.

Le matin de la Saint-Valentin, Charles me fit parvenir un présent d'un goût plutôt singulier : dans un énorme emballage de chiffon rose, je découvris un justaucorps de dentelle blanche et mousseuse, des bas de soie diaphanes et une paire de talons aiguilles dignes d'une équilibriste. La note qui accompagnait ce cadeau m'invitait chez lui, vêtue uniquement de cette tenue frivole, pour un dîner intime. En principe, j'aurais sans hésitation refusé de satisfaire à une telle requête, mais dans les circonstances je décidai que je lui devais bien ce petit compromis. Mon gentil Professeur semblait ne pas être aussi collet monté qu'il l'avait d'abord laissé paraître, et j'avouerai que sa proposition avait éveillé en moi des désirs très troublants.

Ce soir-là, je revêtis donc cet accoutrement indécent et pris un taxi jusque chez Charles. Lorsque je laissai tomber mon manteau, un sourire qui en disait long sur les activités prévues pour le reste de la soirée éclaira son tendre visage.

— Ma chérie, tu es parfaite, murmura-t-il en m'embrassant le bout des doigts.

Avec un sentiment inégalable de fierté, je m'accrochai à son bras et me laissai guider vers le salon. Je crus mourir de honte lorsque, cognac et cigare à la main, une demi-douzaine de ses amis m'accueillirent avec une grossièreté bien masculine.

Une vingtaine d'années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre, mais le souvenir de cette soirée était encore cuisant dans ma mémoire.

— Venez tout près, que je vous voie ! Ma chère Marie, vous êtes encore plus éblouissante que je ne vous aurais imaginée à cet âge, déclara-t-il sur un ton onctueux.

Je ne suis pas de celles qui passent leur vie à regretter une erreur de jeunesse ou, pire encore, à ruminer leur vengeance, surtout que la riposte n'est que rarement équivalente à l'affront. Cependant, lorsque se présente ainsi l'occasion de punir un scélérat, il faudrait être particulièrement bienveillante ou complètement idiote pour ne pas en profiter.

— Professeur, lui répondis-je d'une voix claire et appuyée comme il me l'avait autrefois enseigné, vous êtes toujours d'une élégance remarquable. Et vraiment, mon ami, ajoutai-je avec un sourire perfide, j'adore votre nouvelle coiffure !

Un rire presque discret parcourut les spectateurs de nos retrouvailles lorsque, d'une main frémissante, Charles-Emmanuel Tremblay caressa son crâne soigneusement astiqué.

Parue dans le numéro 66, été 2001.